

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Russification ^{DE} LA France

GRABUGE A CARMAUX

SUPPLICES D'UN TROUBADE LYONNAIS



LA

Revanche du Ressayguier

C'est dimanche qu'avait lieu l'inauguration de la *Verrerie ouvrière*.

Mince de fête pour les anciens prolös du Ressayguier!

Eux que ce maudit exploiteur avait rêvé de réduire à l'esclavage complet, se voir aujourd'hui installés dans une verrerie qu'ils ont édiflée à force de privations personnelles, — et avec l'appui d'une trifouillée de bons bougres qui ont aboulé la belle galette, — y avait de quoi faire déborder leur cœur de jubilation.

Par contre, les gros colliers faisaient une sale bobine: ils auraient payé cher pour que, ce jour-là, il pleuve des hallebardes.

Comme il n'y avait pas mèche de s'accommoder avec le ciel à ce sujet — attendu que le Père des Mouches est plus que ramolli, —

les capitalos s'en sont remis aux bons soins du petit Barthou.

Le bougre s'est gonflé! Il s'est reluqué dans la glace, pour voir s'il ressemble déjà au tsar, et comme ce n'est pas pour nos beaux yeux qu'il est ministre,

« Ça va, qu'il a répliqué aux capitalos. Comptez sur moi, — autant que moi sur votre braise! La France étant désormais une succursale de l'Empire russe, il faut que tout marche au knout. »

Illico, il s'est mis à la besogne, se remuant kif-kif une grenouille dans un bénitier; il a téléphoné, télégraphié... et quand sa pestaille a été réunie, d'un geste napoléonien, il a ordonné:

« Chargez! Crossez! Sabrez!... Ne vous gênez pas! »

Et foutre, il a été obéi.

Si, pour faire le pendant avec le MASSACRE DE FOURMIES, nous n'avons pas aujourd'hui le MASSACRE DE CARMAUX, c'est pas que le Barthou y ait mis de la mauvaise volonté.

—o—

A Albi, roussins et pandores étaient empilés en foulitude. En vertu des instructions reçues, sous prétexte de faire de « l'ordre », ils n'ont pas été chiches de provocations.

Mais comme là, autour de la *Verrerie ouvrière*, tout le populo vibrait à l'unisson; que les députés socialos eux-mêmes, au lieu

de faire parade de leur titre, essayaient de le faire oublier, et tâchaient de prendre un bain populaire,

Tel Jaurès qui, pour un instant, remisa ses phrases de rhétorique et, à la fin du gueuleton, au lieu de se fendre d'un discours, eut le nez d'entonner la « Carmagnole »,

Y a pas eu de nuage!

Les provocations policières ont glissé sur l'enthousiasme des bons bougres.

Il n'en a pas été de même, le lendemain, à Carmaux.

Là, les jean-foutre de la haute, le Ressayguier en tête, ont tiré un sacré profit de la maxime tyrannique: « Diviser pour régner! »

Comme, dans la garce de société actuelle, les intérêts individuels, au lieu de concorder et de se multiplier les uns les autres — ce qui produirait le bien-être général — sont en antagonisme continu, ce qui engendre la misère, les zizanies et tout ce qui s'en suit, les fripouillards l'ont belle pour nous tourmenter.

Dans la circonstance, le Ressayguier et sa bande de cafards et d'opportunards ont tâtissé le dépit qu'a causé aux Carmausiens la construction de la verrerie à Albi et, à force d'asticottage, ils ont réussi à faire germer de la haine au cœur de quelques prolös.

Ah foutre, ce qu'ils ont été chauffés à blanc

les pauvres types ! S'ils n'ont pas fondu, mieux que le verre chez Rességuier, c'est qu'ils sont bougrement réfractaires.

On a été large à leur égard : outre la distribution de quinze cents sifflets à roulette, sous prétexte de fêter je ne sais quoi, l'exploiteur de Carmaux a doublé la journée à ses ouvriers.

Malgré ça, si les gendarmes et les policiers n'avaient pas envahi Carmaux, avec ordre d'y faire du grabuge, y aurait pas eu de pét.

Tout eut été fini avec quelques coups de gueule. Comme ce n'est pas ce que guignaient les jean-foutre de la haute, ils ont fait marcher les gendarmes : toute la journée de lundi, les charpentiers-à-Félicie ont patrouillé dans les rues, brutalisant le populo tant et plus.

Puis, quand Jaurès a débarqué à la gare, le bal a commencé en plein : les cognes ont chargé carrément, exécutant avec une sacrée fureur les ordres du Barthou.

Le bouquet a été pour le soir, au meeting : comme la réunion, un moment houleuse, devenait calme, les gendarmes ont craint de rater l'occasion de sabrer ; alors, ils ont mis les pieds dans le plat : sans la moindre raison ils ont enfoncé les portes, sont entrés sabre au clair et ont dispersé le populo.

Les blessés, ... on ne les compte pas !

Y avait pas méche d'être plus cosaque !

Le tsar sera bougrement content quand il apprendra que ses larbins, les républicains de France, profitent de ses leçons !

Philosophes et Chieus d'encre

Ce qui m'a fait particulièrement suer, ces derniers temps, quand je blaguais avec les copains, c'est de voir qu'ils s'étaient emberlificotés de toute une espèce de philosophie, avec un tas de terminaisons en *isme*, et qu'ils discutaient là-dessus à n'en plus finir.

Qu'est-ce qui arrive ? C'est qu'ils prennent, eux-là, des gueules de dégoûtés ; parce qu'ils ont lu trois ou quatre bouquins, ils se figurent qu'ils sont au-dessus de notre pauvre planète, ils ne s'intéressent plus à rien, pour avoir l'air supérieur ; alors, ils se donnent des airs de gens qui sont revenus de tout, et ils se foutent du populo, qui ne comprend rien à leur fourbi.

Je ne gobe pas ça, nom de dieu !

D'abord, quelle sacrée rage d'aller foutre le nez dans toute cette cochonnerie de bouquins ? C'est pas que j'en veuille à l'instruction, au contraire. Il y a de riches avantages à en tirer. Je comprends qu'on s'use les yeux sur les bouquins de physique, de chimie, ça peut servir à l'occasion ; y a de chouettes choses à s'appuyer aussi, dans la poésie, littérature, etc, quand on a le temps.

Pour moi, je sais bien que, quand même je voudrais, je pourrais pas. Et, bon dieu ! ça m'enquiquine assez. C'est justement ce qu'y a de dégoûtant dans cette cochonnerie de société : qu'on s'esquinte au turbin toute la journée, et qu'après on ait tout juste la force de boulotter et de se foutre au pieu. Avec de la patience, et pour pas devenir une brute, j'arrive à m'appuyer tout juste les flanches du vieux gniaff, et les chouettes canetons des camaros. Encore, il faut que je prenne le temps sur les heures de roupillade.

J'en veux donc pas aux zigues qui ont le temps de bouquiner. Seulement, ce que je ne peux pas me faire entrer dans le siphon, c'est qu'y choisissent cette saloperie de bouquins, où il y a trente-six mille fantasmagories de raisonnements, à perte de vue, sur des pointes d'aiguilles ; ces sacrés flambeaux de philosophes, qu'ils aillent donc au diable ! A quoi que ça sert, sacré bon dieu ! de savoir si nous avons une âme, où s'il y a là-haut — est-ce que je sais où ? — une espèce de vieux plein-de-truffes nommé Dieu ?

Tout ça, les copains, ne nous empêche pas de crever de faim dans cette vieille garce de société ; et pendant que nous nous chicanons sur un tas de machines que nous ne comprenons pas, les singes et les gouvernants ramassent la belle galette, ils font des enfants qui, comme eux, seront gros et gras, et ils se frot-

tent les mains en disant : « Allons ! il y aura encore d'heureux jours pour la vieille exploitation ! »

J'ai vu dans les canetons, des copains qui demandaient à lire des bouquins absolument baroques ; comme je pouvais pas retenir ces sacrés noms, j'en ai pris note, c'est Wundt, Buchner, un tas de blazes alboches à coucher dehors, Kant, Spinoza, et une trifouillée d'autres pareils. De quoi qu'y jabotent, tous ces pays ? J'ai relu les titres de leurs bouquins : *Force et matière*, *Critique de la raison pure*, *l'Éthique*, *l'Unique et ses propriétés*, la *Monadologie*. Est-ce que je sais encore ?

Je me figurais qu'y devait y avoir un tas de choses épastrouillantes là-dedans pour que les copains y foutent leur blair. J'ai essayé, moi aussi, d'en lire un, mais dès la première page, j'ai envoyé le bouquin au diable, en constatant que je me creusais la cervelle, au point d'en devenir fou. Alors, je me suis dit : « C'est toi qui n'est qu'une pochotée, encaisse et n'en parlons plus ».

Pour en avoir le cœur net, j'ai été trouver un copain qui connaît tout ce fourbi-là : c'est ce qu'on appelle un puits de science, un type qui reste vissé dans sa tourne et qui est devenu myope à force de s'aligner des in-folios. Le copain, d'ailleurs, est un chic type, qui gobe le chambardement et la Sociale. Quand il écrit des flanches, c'est quelque chose de torché !

Je lui ai demandé ce que c'était que tous ces bouquins réclamés par les camaros, il s'est foutu à se tordre : « Mais, qu'y m'a dit, c'est pas possible, ils veulent s'appuyer tout ça ? ils ne sont pas foutus, les pauvres bougres, d'y comprendre un mot. »

Alors, il m'a expliqué ce que c'était que tout ce fourbi : il faut avoir étudié pendant des masses d'années, pour pouvoir seulement aborder de pareils flambeaux. Kant est un sacré bonhomme qui écrit avec toutes sortes de mots épouvantables ; il faut un dictionnaire spécial pour pouvoir le lire. Spinoza, qu'un copain voulait s'appuyer, est encore un autre pistolet qui jabotait en lapin, et démontrait un tas de machines dont je me fous comme de l'an quarante. J'ai pas bien retenu tout ce que m'a raconté le copain, seulement ce que je sais, c'est que toutes les cochonneries incompréhensibles qu'ils empilent dans leurs flambeaux, ne peuvent pas plus nous servir, qu'un pet à éclairer le monde. C'est jamais ça, nom de dieu, qui nous foutra des souliers aux pieds et des biftecks dans le ventre !

Pour moi, toutes ces machines-là sont des raffineries de bourgeois qui ne savent pas à quoi passer leur temps. Alors, au lieu de jouer au billard, ils cherchaient quelle pouvait bien être la substance du monde ? La substance, nom de dieu, je m'en fous, seulement ce que je sais, c'est que la sale bidoche que nous boulottons n'est guère substantielle !

Et puis, y paraît que ces bonshommes-là s'engueulent tous les uns les autres. Y en a pas un qui laisse debout ce que les autres ont mis des masses d'années à construire. Ils abattent et ils reconstruisent éternellement, c'est toujours tout à refaire, ce sacré truc ; donc y a jamais rien de fait et y faut être un brin loufoque pour s'y appliquer.

Ça ressemble aux tas de sable que les mioches s'amuse à faire. Nom de dieu ! les prolos ne sont pourtant pas des gosses !

Laissons tout ça aux bourgeois, les copains ! De ceux-là, y en a des jeunes qui ne savent pas quoi faire, ils se tournent les pouces, ils ruminent toute cette saloperie, quand ils ne se masturbent pas devant leur glace.

Oui, tout ça sont des passe-temps de vannés, et pas de bons bougres ! Laissons de côté toute la racaille des philosophes et des décadents, qui empestent les prolos partout où ils passent. Leurs sales manies de types vidés ne doivent pas nous faire envie. Le populo a le sang jeune, sacré bon dieu ! Malgré toute la charognerie de la vie qu'il mène, il a la peau dure ; il ne faut pas qu'il chope de son plein gré toutes les vérolés et toutes les pourritures des bourgeois.

Assez de penseurs, d'aristos et d'artistes de tout acabit !

Je parle pas des chouettes copains qui nous donnent de riches coups de mains de temps à autre, et qui sont, eux, toujours avec le populo, mais des jeunes cochons pourris d'orgueil, de ces sacrés joueurs de flûtes, bons tout au plus à faire des motifs de pendules, qui parlent de tours d'ivoire, et crachent sur le populo.

Grand merci, les messieurs, nous avons soupe de votre fiole et toute l'anarchie que vous faites, en chambre, à vos moments perdus, ne donnera plus le change aux bons bougres.

Est-ce pas, les copains ? LE BON DIEU.



Erreur judiciaire

Ces derniers huit jours, les quotidiens ont eu constamment la larme à l'œil.

Ils ont jérémié sur le triste sort d'une pauvre bougresse, la mère Druaux, qui a passé près de dix ans au bagne, — par erreur. Les bons bougres connaissent son histoire : en 1887, la malheureuse habitait avec son mari et son beau-frère, à Malaunay, une sale baraque adossée à un four à chaux. Un jour on trouva le mari et le beau-frère crampsés et la mère Druaux à moitié morte.

Le simple bon sens indiquait qu'il y avait eu accident ; d'ailleurs, dans le village, tout le monde savait qu'il venait des mauvaises odeurs du four à chaux.

Mais ça ne faisait pas la balle des juges et des roussins : ils préférèrent conclure à un assassinat. Dam, faut bien achalander leur sale boutique !

On fit des enquêtes ; vétérinaires et chimistes furent mis en branle, et tous — lèche-culs de chats-fourrés — conclurent comme le désire le juge instructeur.

À l'un on donna le sang de la victime à analyser ; il laissa le flacon une quinzaine sur une étagère, après quoi il le rapporta intact au jugeur en lui disant : « Jugeur, vous avez raison : la femme Druaux a empoisonné son mari ! »

Aux analyses chimiques de ce calibre on ajouta les potins de quelques vieilles guenons du voisinage : il fut démontré que la mère Druaux cocufiait son homme. Ce fut une nouvelle preuve contre elle ; de ce qu'elle lui faisait porter des cornes, les marchands d'injustice conclurent qu'elle l'avait assassiné.

Ça manquait bien de logique, — mais les enjuponnés se foutent de la logique autant que bibi d'une décoration.

Or ça, la malheureuse, convaincue d'assassinat — malgré que son avocat eut réuni une chiee de preuves démontrant son innocence, — fut condamnée aux travaux forcés.

—o—

La mère Druaux eut alors deux atouts dans son jeu, — dont elle n'est redevable à personne.

Primo, elle eut la chance d'être femme, ce qui lui évita la guillotine, — à laquelle elle n'aurait pas coupé si elle eut été du « sexe fort » — et ça lui permit d'attendre sa réhabilitation.

Deuxiemo, elle eut la veine que le four à chaux n'ait pas été démoli, — car c'est le four à chaux lui-même qui, en faisant de nouvelles victimes, démontra son innocence.

Les nouveaux locataires de la maison continuaient à être malades, — comme l'avaient été les Druaux — et un beau jour, une personne y cassa sa pipe, dans les mêmes conditions que Druaux et le beau-frère.

Un médecin imbécile, le sieur Lesauvage, qui est mort depuis, — ce qui lui a évité de nouvelles bourdes, — et qui avait déjà conclu à la culpabilité de la mère Druaux, démontra que cette nouvelle victime du four à chaux était morte de la rupture d'un anévrisme.

Triple buse ! ... Ce que je plains les pauvres bougres que cet ostrogth a médicamentés !

Heureusement, le populo du patelin était moins bête ; il savait de quoi il retournait et était convaincu que le seul coupable était le four à chaux. Le maire de Malaunay, M. Pellerin, prit alors l'initiative d'une pétition adressée aux gros magistrats, que tous les habitants signèrent.

Cette unanimité du bon sens populaire prouve que, si les juges avaient voulu, il n'y aurait pas eu besoin de réhabiliter la mère Druaux, pour la simple raison qu'on aurait pu facilement s'éviter de la condamner.

—o—

Enfin les juges ont reconnu leur erreur ; ils ont avoué s'être fichu le doigt dans l'œil.

C'est déjà pas mal pour des types qui prétendent faire la pige au pape pour l'infaillibilité.

Ils ont même fait preuve de largesse : ils ont alloué à leur victime quarante mille balles de dommages-intérêts. La pauvre bougresse pourra

avec ça, se refaire l'estomac que lui ont abîmé les fayots pourris et les pommes de terre avariées dont elle s'est empiffrée durant sa captivité.

Mais, qui va carmer les quarante mille balles ?

Ça devrait être les juges qui ont commis l'erreur et les vétérinaires et chimistes qui ont appuyé sur la chanterelle.

Eh bien, non ! Ce ne sera pas ces moineaux-là. Ce sera nous, bon populo, qui ne sommes pour rien dans cette histoire.

Ces fourbis-là, ça s'appelle « la justice ! »

Et c'est toujours la même ritournelle : les innocents paient pour les coupables.

—o—

Les coupables, ... qui sont-ils ?

C'est y les pandores qui ont coffré la mère Druaux, les juges qui l'ont fait passer en jugerie ?

C'est leur métier ! Ils n'ont pas été inventés pour dénicher des innocents, mais bien pour farcir les prisons, vaillè que vaillè.

Done, si on allait au fin fond des choses, on trouverait que le vrai coupable en tout ça, c'est le populo.

Dam, pourquoi permet-il des monstruosité pareilles ?

Ne pourrait-il pas d'un souffle, mettre un bouchon à toutes ces horreurs ?

Puisqu'il est souverain, ... c'est y donc pour des prunes ? ...

Mais, sans aller si loin, — ce qui nous conduirait à perte de vue, — reluquons d'un peu près s'il n'y a pas d'autres coupables que les pandores et les juges.

Et foutre si, il y en a d'autres !

C'est les journaloux !

Ceux-là, leur métier n'est pas de condamner ; ils font profession d'éclairer les citrouilles populaires, d'imprimer des vérités, — donc, quand ils fichent des mensonges en circulation, ils n'ont pas d'excuse.

Pour une fois, je suis obligé de me trouver d'accord avec un chat-fourre.

Ça m'emmielle bougrement d'être du même avis qu'un jugeur, — mais y a foutre pas mèche de faire autrement.

C'est avec l'avocat bêcheur du procès de réhabilitation de la mère Druaux que, sur la responsabilité des journaloux, nos opinions concordent. Il a crossé les chieurs d'encre de Rouen et a rappelé qu'à l'époque du « crime » ils agonisèrent de sottises la mère Druaux ; ils influencèrent l'opinion publique et impressionnèrent le jury.

Empochez ça, les journaloux, vous avez mérité cette moriaffe !

Et ça, parce que vous faites malproprement votre métier : quand un pauvre bougre est fichu au clou, que faites-vous ?

Au lieu de prendre sa défense, au lieu de chercher à prouver qu'il est innocent — ou tout au moins qu'il est une victime du mauvais agencement social, et par conséquent a droit à la pitié — vous farcissez les pissotières de vos journaloux de racontars que vous ont clabaudé roussins et juges instructionneurs. Toutes les salopises et les mensonges que ces maudits merles débitent sur les accusés, vous les imprimez.

De la sorte, vous tourneboulez l'opinion qui, n'entendant que le son de votre cloche, coupe naïvement dans vos panneaux.

Quel est le journaloux qui, au moment de l'arrestation de la mère Druaux, au lieu d'aller traîner ses guêtres au palais d'injustice pour mendigotter un tuyau à ses habitants, a fait le voyage de Malaunay, a interrogé les voisins, a reluqué le four à chaux, a renilé les gaz carboniques et, la jugeotte illuminée, s'est dit : « Je tiens le coupable ! »

Où est-il ce journaloux ?

Personne ne répond ! ... Il est inconnu au bataillon des chieurs d'encre.

Fallait-il être un gros malin pour agir ainsi ? Non pas !

Il suffisait d'être un bon fieu. Oui, si un gas eut eu du flair, et l'amour de la vérité, sans se la fouler guère, une enquête conduite en douceur lui eut révélé ce que le populo du pays savait, — et ce que la peur instinctive que juges et gendarmes inspirent aux innocents leur empêchait de crier sur les toits.

Au lieu d'opérer ainsi, tous les journaloux ont emboîté le pas aux accuseurs et, craignant que la mère Druaux n'aille pas assez vite au baigne, ils l'ont poussée par les épaules !

—o—

A quand la fin de ces ignominies ?

Ça, les camaros, ça dépend du populo : il n'a qu'à vouloir et à remuer le petit doigt.

Baignes Parisiens

Chez Doucet

Cet exploiteur n'est pas le premier venu ; c'est un couturier qui perche rue de la Paix et qui est renommé pour son chic à harnacher les pouffasses de la haute.

Son nom n'est pas célèbre qu'à ce titre-là : c'est chez lui qu'il y a sept ou huit ans, une gosseline fut trouvée axphxyiée dans un placard où, un soir de veillade, on l'avait coffrée pour la soustraire à la vue d'une inspectrice du travail qui s'était — on ne sait par quel hasard — aventurée à visiter ce baigne.

C'est qu'en effet, c'est bougrement rare qu'une de ces sacrées inspectrices rôde dans les parages de cette boîte.

Sans quoi, les amendes grêleraient ferme sur le Doucet !

Ainsi, actuellement, c'est réglé comme un papier de musique : tous les soirs les ouvrières s'appuient des veillades carabinées.

Et pourtant, pas plus tard que cette semaine, Doucet encaissait en police correctionnelle soixante amendes de quarante sous pour avoir fait turbiner, la veille du Grand Prix, soixante ouvrières plus de douze heures.

Ce qu'il se fout de l'amende le birbe ! Il est au-dessus de ça. Il paiera sans barguigner, ... et ne sera pas embarrassé pour la reporter sur les factures de quelques catins.

Et il continuera à faire veiller ses ouvrières, sans se faire la moindre bile. D'ailleurs, s'il y a des accommodements avec le ciel, — à plus forte raison y en a-t-il avec les inspectrices.

Hein, voilà qui prouve que les lois protectrices des prolos c'est de la riche couille en bâtons.

Au "Cirage français"

Les prolos qui turbinent au "Cirage Français" à Saint-Ouen, ont sur le dos, comme dans tout baigne qui se respecte, une chiee de chefs, directeurs, patrons, actionnaires, inspecteurs, contre-maîtres...

Bref, un tas de feignasses pour lesquelles ils doivent se crever.

Parmi toutes ces sangsues se trouve un grand ostrogoth de caissier qui occupe les fonctions de sous-directeur et de mouchard.

Comme il grille d'envie de se voir directeur, il ne sait quelles vacheries faire aux pauvres diables qui sont sous sa coupe.

Et tout ça, pour se faire remarquer des patrons.

A force d'espionner, ce salopiaud parvint à surprendre un ouvrier qui emportait une bricole ne valant pas quatre sous.

Fier de son exploit, il téléphona au quart-d'œil de s'amener illico ponr fiche au clou le pauvre diable et perquisitionner chez lui. La malheureuse victime s'offrait à payer, le prix qu'on voudrait, la bricole qu'il avait chippée ; il implorait la pitié pour sa femme et son gosse.

Allez donc attendre un animal de la race du sous-directeur en question.

Le salaud ricanait. Il se voyait déjà monté en grade, grâce à son infection !

Bref, une perquisition épolante, pratiquée chez le prolo, amena la découverte de quelques sous de gratte, — le total ne montait pas à trois francs !

Eh bien, pour cette couillonnade, le turbinneur a été condamné à trois mois de prison.

Un mois de clou par chaque vingt sous !

Si on appliquait ce tarif aux capitalistes, c'est des siècles de boîte qu'ils auraient sur la planche.

Rien qu'au « Cirage français » les exploiters de ce baigne roustissent chaque jour un sacré magot sur le travail de leurs ouvrières.

Seulement, voilà : comme ce carottage est pratiqué par des richards qui opèrent avec la protection de la loi, leur fourbi passe pour être honorable.

Justice Militaire

Surrel vient d'être condamné à mort !

Surrel est ce troubade qui, le 17 septembre dernier, égratigna de deux coups de couteau le capitaine Grandvaux du 15^e lignard et qui, en conséquence, vient de passer en jugerie devant le conseil de guerre de Lyon.

On a débité une kyrielle de menberies sur le dos du pauvre troubade. D'après les journaloux c'était un mauvais bougre, indiscipliné en diable, commettant les pires méfaits et qui, lorsque son capitaine, paternellement, lui con-

seillait de revenir à une meilleure conduite, s'était rué, comme un fauve, sur le supérieur et l'avait lardé de coups de surin.

Ouais ! En voilà des sornettes. Y a pas à croire un mot de ce qu'impriment les journaloux bourgeois.

La vérité, la voici : c'est que le pauvre bougre moisissait continuellement à la boîte, que chaque jour la brute galonnée venait se payer sa tête, le menaçant d'allonger son supplice par de nouvelles punitions...

Alors, un beau jour, n'y tenant plus, Surrel exaspéré commit l'acte pour lequel on l'a trimballé au conseil de guerre.

Du reste, voici les principales phrases de son interrogatoire :

« Le capitaine Grandvaux, explique le pauvre bougre, venait presque tous les jours dans ma cellule ; chaque fois il me menaçait.

« Le jour où je fis mon coup, j'étais malade ; depuis plusieurs nuits je n'avais pas dormi et l'on m'avait fait prendre du laudanum.

« J'étais en train de manger lorsque le capitaine est entré : il me demanda, en me narguant, comment j'allais, et, subitement pris de fureur, je me précipitai sur lui.

« Jamais auparavant je n'avais eu l'idée de le frapper, malgré toutes les misères que l'on me faisait endurer.

« L'adjudant Perrin voulait me faire porter un sac trop lourd pour moi et un jour il m'a même fait une blessure au bras gauche en me l'attachant avec une corde.

« Depuis quelques jours mon cou grossissait : je l'ai dit au capitaine, qui m'a répondu : « Eh bien, il achèvera de grossir aux compagnies de discipline. »

« Depuis quatre mois j'étais en prison et depuis douze jours, je n'étais pas sorti une seule minute dans la cour. »

Hein ! Elle est propre la « grande famille » ? Et ce « père » Grandvaux, ce qu'il a des allures ! ...

D'ailleurs, pour bien se rendre compte de ce que les éplucheurs philosophards appellent son « état d'âme », écoutons le parler ; il explique comment il s'y prenait pour ramener le troufion à de meilleurs sentiments :

« Surrel refusait de faire le peloton de punition, et de son bras gauche débouclait son sac et le jetait à terre. « Alors je donnai ordre à l'adjudant de lui attacher la main gauche à son ceinturon, au moyen d'une corde. Je le fis ensuite attacher par les courroies de son sac, entre deux arbres, de façon à l'obliger à se tenir debout. Cela a duré 2 jours et demi à raison de 2 heures le matin et 2 heures le soir. Surrel passait son temps à tirer à droite et à gauche sur les cordes. »

Oh, le brave homme, il a vite trouvé un supplice : deux arbres, quelques courroies... et un patient... il ne lui en faut pas davantage pour inventer un nouvelle torture.

J'espère qu'on va le décorer.

Il le mérite, nom de dieu !

Et les chieurs d'encre de la bourgeoisie qui, ces jours derniers, se sont indignés à propos de quelques hauts faits de troubades prussiens se livrant aux galvauderies coutumières au militarisme, — il serait temps qu'ils sortent leurs clichés d'usage !

Vont-ils rester muets, parce qu'au lieu d'être une culotte de peau allemande le bourreau est français ?

Sûr qu'ils tairont leur bec ! S'ils ont les yeux clairs pour reluquer ce qui se passe dans les casernes allemandes, ils les ont farcis de bouze de vache quand il s'agit de regarder dans les casernes de chez nous.

S'ils osaient — au lieu de gueuler après le capitaine Grandvaux — ils le féliciteraient !

—o—

Un autre galonnard qui, lui aussi, connaît richement son métier — et peut donner la main à ce capiston, — c'est celui qui a fait les fonctions d'avocat bêcheur contre le malheureux Surrel.

« C'est en toute liberté d'esprit et de conscience, a-t-il bavé, que je demande l'application de l'article 221 du code militaire, c'est-à-dire la peine de mort... »

La liberté d'esprit de ce gradé est une horreur du même calibre que le cœur léger avec lequel le jean-foutre d'Emile Olivier envoyait les troubades à la tuerie, en 1870.

Les années ont beau défilé, les matadors de la haute ont beau se succéder, c'est toujours le même esprit qui les anime : la soif de sang populaire.

—o—

Quant à Surrel, ce verdict ne l'a pas épâté.

Depuis quatre mois qu'il était au cachot dans l'incertitude du sort que lui réserveraient les galonnés, est-ce qu'il ne l'a pas dégustée à petites gorgées cette mort que les officiers juges viennent de lui servir? Est-ce que, chaque matin, au réveil, il ne croyait pas voir arriver les pandores qui lui colleraient les menottes aux poignets et le trimballeraient en Afrique, dans les camps d'où l'on ne revient guère?

Et il avait tellement bien conscience de son sort que le jour où il écorça la tête de Grandvaux, il lui dit : « *Mon capitaine je vous demande pardon, mais d'un côté comme de l'autre, j'étais un homme mort!* »

C'est-à-dire que, dégoûté de la vie infernale qu'on lui faisait endurer, il a voulu désertier. Ne pouvant passer la frontière française il a déserté dans la mort.

Le jour où il a été condamné, au conseil de guerre, en fait d'hommes, y avait que ce malheureux.

Les autres, les culottes de peau, qui en toute liberté d'esprit lui ont administré à l'unanimité la peine de mort ont refusé de signer un recours en grâce que l'avocat défenseur demandait en faveur de leur victime.

Après quoi, gais et contents, ils sont allés se reconforter au cercle. Quelques pernois et une partie de piquet était le délassement indiqué.

Et, en sirotant sa bleue, l'un des galonnés aura ronché : « *Le mauvais bougre, avait-il un sacré caractère! Aussi, sergogneugnieu, ça lui apprendra à pas respecter ses supérieurs.* »

Pas d'autre oraison!
Puis, un de ces quatre matins, au soleil levant, des troubades présenteront les armes... et le pauvre fiston, adossé à un poteau, sera dépioté par douze balles...

La Patrie aura fait une victime de plus!



C'est foutre pas la mer à boire que de faire de la propagande anarchotique dans les campagnes; pourvu qu'on s'y prenne par le bon bout y a pas de doute : l'anarchie y sera comprise et y poussera de profondes racines.

De fait, n'y règne-t-elle pas déjà un peu, l'anarchie, à la cambrousse? Tandis qu'à la ville vous ne pouvez pas faire un pas sans risquer de vous casser la gueule contre l'uniforme d'un sergent de ville, au village, il y a peu ou point d'autorité. Et cependant, les crimes et délits, résultats du gâchis social — que ne sauraient empêcher les cinq gendarmes du canton — sont bien plus rares ici que dans les grandes agglomérations.

Le Conseil municipal, le maire, n'ont en réalité aucune autorité sur les fistons de leur patelin. — Leurs fonctions sont purement administratives sous la suzeraineté du pouvoir central. Seul, le percepteur, une sacrée pieuvre, et le minotaure insatiable qui boulotte les gas de 20 ans — la conscription — y rappelle l'action de l'Etat.

Que la gouvernance, grande ou petite, depuis les gros pantins de Paris jusqu'aux milliers de feignasses qui peuplent des milliers de bureaux soit une foutue clique — une riche collection de vermine! — voilà ce que le paysan n'ignore pas. Il sait comme deux et deux font quatre que les employés de toute espèce embusqués derrière leur diable de paperasse font plus de mal à sa récolte que toutes les intempéries de l'air et les irrégularités des saisons. La nuisibilité de l'Etat ne fait pas pour lui l'ombre d'un doute. Il reste à savoir s'il est fixé sur son inutilité et si ce mal, qu'il sait un mal, ne lui paraît pas un mal inévitable?

Je crois qu'au fond tout est là — là git le secret de la vie de l'Etat — on ne le tolère que parce qu'on le croit indispensable à la sécurité intérieure des individus — à la défense en cas d'invasion extérieure : sans lui nous nous mangerions mutuellement le nez et les étrangers nous tomberaient à chaque instant sur le casaque.

Je crois que les camarades qui donnent dans ce panneau n'y voient pas tout à fait clair. N'est-ce pas l'Etat au contraire, gardien farouche de la propriété, des privilèges, des monopoles, qui crée et entretient les haines d'hommes à hommes et de peuple à peuple? N'est-ce pas l'Etat qui produit les crimes et la guerre? Et sa police ne peut pas plus empêcher les uns que son armée empêcher les mauvais effets de l'autre.

C'est tel que je le dévoise, mille dieux! La police ne garantit pas plus notre sécurité que

l'armée ne nous défend contre l'invasion étrangère.

Tandis que, si nous étions assez intelligents pour nous garder et nous défendre nous mêmes, envoyant faire lanlaire flicards et galonnés, il n'y aurait pas plus d'invasion, que de chourinages et de cambriolages.

Tenez, voulez-vous un exemple : quelque temps avant la guerre avec les alboches, les incendies dans nos contrées se suivaient à la queue-leu-leu. D'aucuns disent (peut-être de mauvaises langues) que c'étaient les compagnies d'assurances elles-mêmes qui, pour stimuler les retardataires, pour les exciter à s'assurer, faisaient tout bonnement foutre le feu aux cahutes par des agents salariés.

Moyen bourgeois à coup sûr — mais passions. Comme bien on pense, les campluchards y trouvaient un sacré cheveu et je ne réponds pas que s'ils eussent agripé un de ces types, ils ne l'eussent fait roussir avec plaisir et attisé à grands coups de fourche. Tous les cognes du département étaient sur pied, on mobilisait même des troubades, mais ça n'y paraissait guère, nom de dieu! les incendies continuaient de plus belle.

À la fin des fins, las d'être si mal protégés, les bons bougres songèrent à se protéger eux-mêmes. Des rondes furent organisées — c'était une fois l'un, une fois l'autre, chacun son tour de passer la nuit — et ce moyen réussit à merveille, là où toutes les manigances de la maréchaulsée avaient échoué. Les allumeurs, à peu près sûrs désormais d'être pincés, se le tinrent pour dit et les incendies cessèrent comme par enchantement.

Mieux, les frangins, ce que je rumine à l'heure actuelle dans le caneton du vieux gniaff est une vérité si tellement évidente que les bourgeois eux-mêmes en conviennent dans leurs moments de lucidité. Un canard grand comme un drap de lit, qui s'imprime à Bordeaux et où les anarchos ne sont pas le moins du monde en odeur de sainteté — la *France du Sud-Ouest* — après avoir dans une chronique locale fichu sur les doigts à la pestaille qui, paraît-il, toute occupée à canuler les gas qui vont sucer un coup de piccolo aux futailles emplies sur les quais et les marchandes de quatre saisons qui poussent leur voiturette par les rues, n'en fout pas un coup dès qu'il s'agit d'empêcher les opérations des cambrieurs, conseillait aux habitants de ne pas compter sur la police mais d'organiser des patrouilles et d'agir eux-mêmes.

Mais le canard bourgeois, qui du reste préconisait cette solution plutôt par ironie que par conviction, ignore que, pour que cette action soit possible, — pour que les types d'un même quartier se décident à veiller eux-mêmes à leur réciproque sûreté, — il faudrait que le quartier et la ville fussent non ce qu'ils sont; un ramassis occasionnel de gens de toutes conditions, vivant sans se connaître ou ne se connaissant que pour se nuire, sur pied d'hostilité ou tout au moins d'indifférence, mais bien une agglomération d'intérêts communs où régnerait la solidarité, au lieu et place de l'égoïsme et du je m'enfoutisme actuels.

Il est vrai, d'autre part, que dans une telle société où la solidarité serait efficace, la misère inconnue, on ne saurait pas non plus ce que serait le vol et les voleurs et que la sécurité se maintiendrait toute seule sans besoin de patrouilles ni de rondes d'aucune sorte.

— 0 —

Nous venons de voir que, non seulement dans une société harmonique, faite d'égalité matérielle et de satisfaction intégrale de tous les besoins humains, que nous la fera la réalisation du communisme, mais même dans le chaos actuel, où les guerres d'individus contre individus, de classes contre classes, de peuples contre peuples sont en permanence et ne cessent pas une minute, le formidable mécanisme d'oppression qu'est l'Etat ne peut, en rien ni pour rien, garantir la sécurité intérieure.

Mais garantit-il au moins la sécurité extérieure?

Tout pareil à l'autre. On sait ce que valent ses généraux (fussent-ils encore plus chamarrés de dorures) pour les avoir vu au pied du mur; ceux qui ne sont pas des traîtres sont des incapables qui ne savent que fusiller des grévistes ou mitrailler des insurgés vaincus. L'histoire nous apprend avec surabondance que jamais, au grand jamais, les envahisseurs n'ont été refoulés par une armée et que, par contre, le popolo mis en branle a toujours foutu en capilotade les armées les plus farmineuses.

Reluquez au commencement de ce siècle, les

Espagnols tenant tête au bandit corse et, une centaine d'années auparavant, les Hollandais rompant leurs digues et opposant l'inondation aux troubades du roi Soleil. Les Mexicains n'ont-ils pas eu raison de l'armée badingueuse par une tactique semblable à celle qu'employèrent les Espagnols contre les hordes napoléoniennes, et contre les Espagnols, n'est-ce pas les mêmes procédés dont usent avec succès les insurgés cubains?

Sans aller si loin, lors du coup de torchon avec l'Allemagne, il y a vingt-six ans de ça, qui donc a fait le plus de mal aux pruscos, est-ce les armées régulières de l'Etat avec leurs chefs qui les bazardaient comme un troupeau de moutons, leurs godillots à semelles de carton et leurs cartouches de son livrées par des fournisseurs « patriotes », ou bien est-ce les bandes irrégulières de volontaires et de francs-tireurs?

De même qu'en 1792 l'élan populaire avait vaincu les coalisés dès que les généraux, et quasiment tous les officiers, eurent passé à l'ennemi, de même, en 1870, les seules défaites infligées aux alboches le furent par le popolo, quand les galonnards qui, quelques mois plus tard, devaient massacrer les Communards avec tant d'entrain furent faits prisonniers en Allemagne ou passés en Suisse avec le fameux Bourbaki.

Mais ce qui manqua pour repousser définitivement l'invasion, ce fut une bonne petite poussée révolutionnaire; on ne culbute l'ennemi extérieur que quand on a, une bonne fois pour toutes, rogné les griffes à celui de l'intérieur. Y a pas de pet qu'un peuple en révolution soit jamais conquis par un autre ou même par une coalition, qui s'y frotte s'y pique!

Il est donc facile de faire comprendre au paysan, pourvu qu'on sache rester simple et ne pas se perdre dans une science épatarouflante, que l'ensemble de la gouvernance qu'il sait dangereuse à l'égal de la peste et des grêlons est, en plus, aussi inutile que la cinquième roue d'un carrosse. En effet, si elle ne peut rien pour la sécurité et la défense qu'elle nous fait payer si chaud, il en est de même pour les divers « services publics » qu'elle s'est accaparée et où elle peut être avantageusement remplacée par le libre jeu des initiatives et leur accord spontané.

Ainsi, les chemins de fer, par exemple, fonctionnent très bien aux mains des compagnies privées; leur personnel sait très bien guider ses machines et transporter les voyageurs sans que le gouvernement s'en mêle; et il saura encore mieux quand il aura donné campos aux actionnaires qui touchent les gros dividendes, — sans en foutre plus lourd que les morpions de la gouvernance.

Les facteurs aussi sauront porter les lettres quand la poste qui fut jadis un service privé sera de nouveau redevenue un service libre comme le sont aujourd'hui la cordonnerie et la boulangerie.

Les paysans d'une commune sauront faire leurs routes sans qu'y fauraient leurs nez les messieurs gantés et en tuyaux de poêle, et l'entente de quelques communes suffira pour fabriquer une voie ferrée là où les entrepreneurs gagnent des millions en gâchant la besogne.

Oui, vièdaze, là est toute l'anarchie dont on essaie de nous faire un croquemitaine! Il suffit de réaliser enfin la vie publique et d'y transporter les habitudes et les procédés de la vie ordinaire pour qu'illico elle nous fasse risette.

Ceci, le paysan la comprendra à merveille dès qu'on prendra la peine de le lui expliquer. En sera-t-il de même du communisme?

On en recausera dans le prochain numéro.

Le père Barbassou.

Mauvais Présage

Y a une mauvaise semaine pour les marchands d'injustice et pour leurs larbins de policiers.

C'est au point que, si ça continue, les compagnies d'assurances sur la vie ne vont plus vouloir prendre la galette de cette engance, crainte d'avoir trop souvent, et de trop fortes sommes, à carmer aux héritiers.

En effet, une série à la noire a foutu en deuil la confrérie des chats-fourrés, juste au moment où ils sortaient, tout guillerets, de la messe rouge.

La messe rouge..., les bons bougres savent de quoi il retourne : c'est une farce qui se joue tous les ans, à la fin des vacances entre ensoutanés et enjuponnés; les juges ont vis-à-vis aux frocards, — et pourtant ce n'est pas un quadrille.

A la messe rouge, les avocats bêcheurs qui, l'an dernier, ont obtenu un respectable chapelet de têtes coupées font les farauds et sont envieux de leurs copains moins bidards.

Ils se reluquent de travers, et chacun se promet de faire des pieds et des griffes pour ramener la chance à lui et remporter, dans le courant de l'année qui vient, un chapelet de caboches à faire crever de jalousie tous ses acolytes.

De là le nom de Messe Rouge!

Mais, sans plus de ruminades, venons-en à la série à la noire qui, pour l'instant, fiche la puce à l'oreille des chats-fourrés.

C'est d'abord, à Paris, rue de Lacépède qu'un pauvre diable nommé Moreil a fait des siennes. Ce Moreil, au lieu de réussir à voler en grand, kif-kif un banquier, ce qui l'aurait mis à l'abri de toute chamaillerie avec les juges, n'avait réussi qu'à barbotter en petit. Aussi s'en était-il mal trouvé: on l'avait fichu plusieurs fois au bloc.

Il était sorti de prison de la veille ou de l'avant-veille, quand, rue de Lacépède, il se trouve nez à nez avec un roussin qui lui avait fait des mistouffles. La colère a empoigné Moreil qui, sans plus raisonner, a fourré deux balles dans la caboche du policier et s'est ensuite administré les quatre balles qui restaient au fond de son revolver.

Le roussin et sa victime ont été transportés mourants à l'hospice de la Pitié, — ils doivent être crampés à cette heure.

—0—

Et de deux : à Nogent-le-Rotrou, un putoin, Bloquet, débloqué le matin de la prison de Nogent-le-Rotrou, est allé relancer le procureur de la R. F.

Il paraît que l'ex-prisonnier était poivre. Ça se peut fichtre bien, car il n'en faut pas lourd à un pauvre diable qui sort du clou et qui a été sevré de vinasse, pour le fiche en ribotte.

Quoi qu'il en soit, le putoin s'amène chez le chat-fourré et comme le jugeur, pris de trouille, voulait s'opposer à son entrée, il poussa la porte et laissa tomber un pain sur le gniass de l'avocat bêcheur, qui en vit trente-six chandelles et, du coup, s'écarta pour livrer le passage.

Alors, le putoin, libre de ses mouvements, s'en donna à cœur joie: il farandola dans la tourne de l'enjuponné, basculant les meubles et foutant tout le bazar en capilotade.

Rien ne serait resté debout, — les murs eux-mêmes auraient été culbutés — si la bonne du jugeur et aussi le jugeur n'avaient brâmé au secours: ils bouglaient comme des putois qu'on écorcherait vifs!

Des voisins s'amènèrent mais, pas trop gourdes, ils se contentèrent de reluquer le tableau.

Un peu après, radinèrent deux pandores et un sergot; à eux trois — avec l'aide de quelques andouilles — le putoin fut agrippé: il s'était réfugié dans la cuisine où, armé d'une lardoire, il roulait des quinquets en boules de loto.

Ce pétardier n'a fait de bobo à personne. — on n'a à lui reprocher que la casse et, si l'on veut, le marron administré au chat-fourré, — malgré ça son compte est bon!

Ce que les marchands d'injustice vont se re-vencher en le salant dur et ferme!

—0—

L'histoire du pétardier de Nogent est rigouillard; il n'en est pas de même de la suivante, tout plein tragique et qui — malgré qu'elle se soit dévidée à Berlin — s'emboîte dans la série à la noire qui dégouline sur les justiciards.

L'autre matin, à six heures, le nommé Meyer Lévy, gros magistrat de Berlin, qui perchait dans le Mohrenstrasse, était réveillé en sursaut par deux jeunes gas armés de poignards qui l'ont lardé d'une telle façon que, trois heures après, le jugeur cassait sa pipe.

Quant aux meurtriers, ils se sont éclipsés comme ils étaient venus... Ni vu ni connu! Ils se sont tireflutés sans laisser leur carte de visite, de sorte qu'on ne sait ni qui ils sont ni d'où ils sortent.

Peut-être ont-ils jugé inutile d'expliquer les motifs de leur acte...

—0—

La série s'arrête à trois!

Je ne sais foutre pas si les jugeurs de notre fin-de-race sont superstitieux.

Leurs copains de l'ancienne Rome l'étaient bougrement: dès qu'ils voyaient le moindre mauvais présage, ils ne barguinaient pas, ils tournaient le cul et se ramenaient vivement d'où ils venaient.

Comme collection de mauvais présages, y a fichtre pas mèche de trouver plus vilain que la

série qui s'est abattue sur le casaquin des juges.

Et quelle veine si l'idée leur germe dans la cafetière, d'imiter leurs copains de l'ancienne Rome, et de s'en retourner en vacances.

Ce mauvais présage serait de bon augure pour le popolo!

Il ne resterait qu'à inviter les gardiens de prison à aller retrouver leurs pourvoyeurs et à donner la clé des champs à leurs victimes.

Cette solution aurait le sacré avantage de pacifier la société, — sinon complètement du moins pour une bonne part.

En effet, presque toutes les horreurs dont nous pâtissons ont leur origine dans cette maudite prérogative de juger et de punir que se sont arrogées les grosses légumes.

Et comme il faut que les jugeurs légitiment leur existence, paraissent utiles, afin de se faire endurer par le popolo, ils font tout leur possible pour couvrir des criminels et engendrer le crime.

Y a foutre pas à tortiller: ce n'est pas le jugeur qui résulte du crime et du criminel, — c'est le crime et le criminel qui sont la conséquence de l'existence des chats-fourrés.

GUIGNOL (1)

Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Bravo ! bis ! ter ! Vive Guignol
Au bâton lourd, à la voix grosse !
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Non que Guignol soit si féroce,
Mais il veut vivre sans licot !
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Bravo ! bis ! ter ! Vive Guignol !

Pim ! pan ! que j' les cogne et j' les rosse !
Va-t'en donc voir s'ils viennent, Jean ?
Je suis si discret et véloce,
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Que c'en est une pure noce !
Venez-vous, roi, juge et sergent,
Pim ! pan ! que j' vous cogne et j' vous rosse ?...
Va-t'en donc voir, s'ils viennent Jean ?

Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Le juge est mon meilleur ami.
Quel qu'il soit, son vœu je l'exauce,
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Mon hospitalité d'Ecosse
N'est pas celle de la fourmi ?...
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Le juge est mon meilleur ami.

Pim ! pan ! et j' vous cogne et j' vous rosse,
Mossieu l' Mare et Mossieu l' Curé !
Le premier qui s'enite et se hausse,
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
Le second ne rêvant que crosse !
Mes vieux lapins, gare au furét !
Pim ! pan ! et j' vous cogne et j' vous rosse,
Mossieu l' Mare et Mossieu l' Curé !

Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse,
Beau capitaine triomphal !
Aille au loin donc rouler ta bosse,
Pim ! pan ! ou j' te cogne et j' te rosse !
Car il serait, mon bois atroce,
Ton seul bâton de maréchal !
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse,
Beau capitaine triomphal !

Pim ! pan ! et j' vous cogne et j' vous rosse,
Frère Gendarme et fils Larron,
Toi, femme en toc, toi, Monsieur Josse,
Pim ! pan ! et j' vous cogne et j' vous rosse !
Sans t'oublier, dieu du négoce,
O toi, Shylock, Marchand, Patron !
Pim ! pan ! et j' vous cogne et j' vous rosse,
Frère Gendarme et fils Larron !

Pim ! pan ! que j' les cogne et j' les rosse !
Guignol hait le Mal et le Laid.
Se vertu n'a pas l'âme fausse,
Pim ! pan ! et j' te cogne et j' te rosse !
C'est du Shakespeare-le-colosse,
C'est du bon diable Rabelais !
Pim ! pan ! et j' les cogne et j' les rosse !
Guignol hait le Mal et le Laid.

Pim ! pan ! oui, j' vous cogne et j' vous rosse,
Inhumains de l'Humanité !
Ma gloire est en ce sacerdoce !
Pim ! pan ! oui, j' vous cogne et j' vous rosse !
Guignolot, mon fils, sois précoce :
Abomine l'Autorité !
Pim ! pan ! qu'il vous cogne et vous rosse,
Inhumains de l'Humanité !

ANDRÉ VEIDAUX.

(1) Extrait de *Véhémenement*, volume de vers à paraître fin octobre. Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte.



Les boyaudiers de la Vilette

Depuis belle lurette ces gas-là étaient exploités dans les grands prix : pour 30 francs la semaine ils commençaient leur journée à 3 et 4 heures du matin et, l'après-midi, si les bouchers en gros abattaient encore, il fallait qu'ils soient présents pour se refiche au turbin.

Ils ont fini par la trouver mauvaise, — et ils ont eu bougrement raison !

L'autre mercredi ils se réunirent et ils décidèrent d'exiger de leur singe cent sous de plus par semaine.

Leur seul tort a été de ne pas réclamer davantage.

En effet demander seulement cent sous de plus, tandis que leur patron encaisse un bénéfice épantant en vendant fort cher les boyaux qu'ils lui préparent et qu'il a achetés bruts, presque pour rien, — ce n'est foutre pas épais !

Donc, le jeudi matin, quelques fistons délurés allèrent casser le morceau au patron qui le prit de haut, ne voulut rien entendre et les envoya paître.

Les gas ne se laissèrent pas influencer par ses airs de matamore : le lendemain ils plaquaient le turbin et ils laissaient le singe le bec dans l'eau, avec des engagements auxquels il ne pouvait faire face.

Les patrons bouchers, solidaires avec tous les exploités, voulurent faire faire le turbin des boyaudiers par leurs prolos. Ceux-ci, bons zignes, les envoyèrent rebondir, leur disant qu'ils ne sont pas payés pour ça.

Quelques pauvres bougres que les singes tiennent trop sous leur coupe furent obligés, sous peine de renvoi, de faire le boulot des grévistes. Mais ils pratiquèrent gentiment le sabotage et panèrent le travail de si riche façon qu'au bout de la journée la perte pour l'exploiteur atteignait au minimum un billet de mille.

Quand le birbe vit ça, il mit les pouces et aboula à ses 72 prolos la pièce de cent sous d'augmentation hebdomadaire qu'ils lui réclamaient.

Voilà, tonnerre de brest, à quels résultats on arrive quand on n'a pas froid aux mirettes et quand il y a un brin de solidarité entre prolos. Si les prolos boyaudiers s'étaient contentés d'attendre la bonne volonté de leur patron, ils attendraient encore.

Si seulement l'exemple de ces bons bougres pouvait secouer les bouchers et les sortir de leur roupillade ?

C'est pourtant pas des fausses-couches les louchehem, nom de dieu ! Pourquoi se laissent-ils enfler jusqu'à la gauche ?

A Pouilly-sur-Saône

Barthou fait des siennes !

Non content de faire assommer le popolo à Carmaux, il a fait tarabuster par ses cognes les céramistes de Pouilly, un patelin à côté de Dijon. Les gas se sont fichus en grève à la suite du renvoi d'un de leurs copains, saqué pour ses idées.

Les pauvres gobeurs réclamèrent l'arbitrage; ils s'en mordent les pouces aujourd'hui : le juge de paix les a salement roulés.

Leur exploitateur fit traîner les choses en longueur, sous prétexte d'en référer au plus gros actionnaire du bague, le Letellier du Panama, un capitalo qui est au sac et qui, paraît-il, a carné de la belle douille pour fonder le quotidien bourgeois *Le Journal*.

Pendant que les prolos poirottaient, attendant, sans la voir venir, la réponse du Letellier, leur singe embobinait une vingtaine de grévistes et en faisait des renégats.

Le lendemain, à la porte de l'usine, les gendarmes tombèrent sur le poil des grévistes, qui voulaient voir qui travaillait, — et les cognes cognèrent dur !

Y a plusieurs prolos de salement attigés et une demi-douzaine d'arrestations.

Letellier doit s'en poutrelcher les babouines : ses actions ne baisseront pas... pourvu que Barthou continue à avoir de la poigne !

Un petit cadeau au ministre serait peut-être de circonstance.



Coucou!... Le voilà!